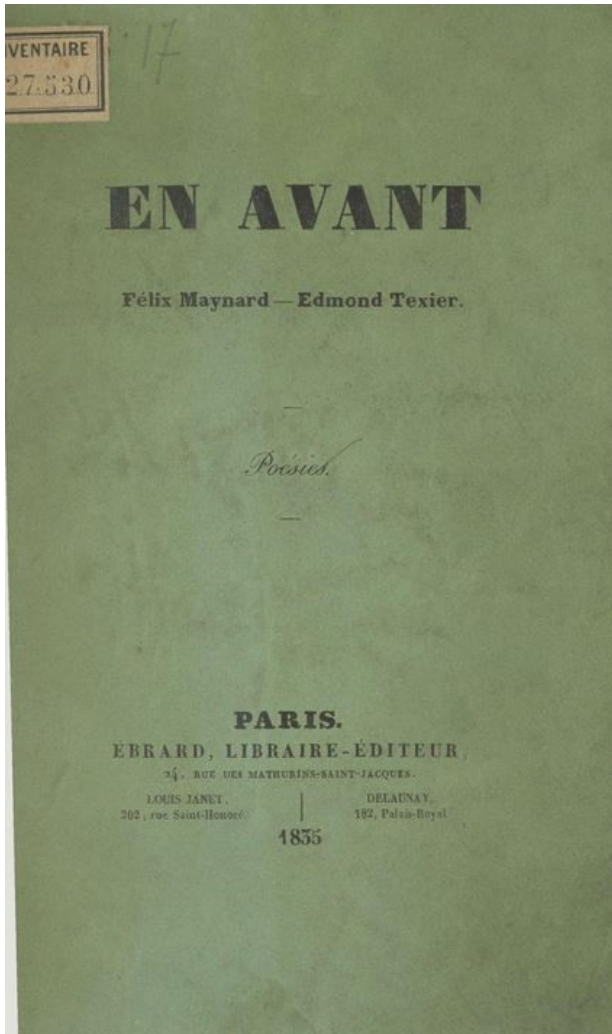


PRÉFACE

(extraits)



Fasse le ciel que notre livre tombe au milieu du monde, comme la pierre tombe dans le fleuve en excitant à la surface des cycles immenses et prolongés.

C'est un souhait peut-être par trop ambitieux, aussi d'abord, fasse le ciel qu'on veuille bien nous lire; car maintenant, on affecte de ne pas écouter le pauvre poète qui veut parler... Pourquoi ? C'est que chacun est poète aujourd'hui, que chacun aime à s'écouter à loisir, et que chacun, sans le savoir, est las de s'écouter.

Ce n'est donc pas sans raison que nous avons mis au front de notre livre la prière de l'ouvrir; alors si ceux qui l'ayant ouvert, prennent la peine d'en couper les feuilles et de les parcourir, ils verront :

Qu'au milieu de nos poésies intimes, apparaissent d'autres poésies que nous ne pouvons qualifier encore, mais qui sont notre coup d'essai; nos préludes à des chants que nous ferons entendre un jour, si Dieu fait croître en

nous la force de l'âme, et ne nous retire pas notre mission de poètes...

Car nous croyons que la poésie, dont l'âme est l'infini, mais dont les formes, à la fois stationnaires et passagères, varient à travers les siècles, est sur le point de subir une transformation complète.

Nous croyons que poésie intime, elle brisera l'un de ces matins son roseau, son lacrymatoire, et jettera au loin sa tunique de vierge en deuil.

Nous croyons aussi qu'elle va toute entière descendre des cieux parmi nous, afin de racheter les malédictions qui pèsent sur notre siècle; de changer en majestueux vouloir des grandes choses, l'opiniâtreté de son égoïsme, et de sanctifier notre ère industrielle qui commence.

Mais, honteux de ne plus poétiser que la douleur de ses flancs et les tourmens de son âme, l'homme poète sortira de sa retraite, et se posant au-dessus de l'humanité qui se tord à ses pieds, et travaille douloureusement comme la femme en gésine; lui prophète de Dieu, lui poète de l'avenir, il lui criera :

Courage !

Deux derniers mouvements du poème de Félix Maynard intitulé En Avant !

II

Pourquoi ce doute affreux torture-t-il mon âme?
Je voudrais bien avoir la colonne de flamme
 Qui marchât devant moi,
Je saurais où je vais. — Et que ma pauvre tête,
Hallucinée un jour, veuille que je m'arrête ,
 N'importe , j'irais avec foi

Vers mon bel horizon illuminé d'un phare;
J'irais sans avoir peur que mon pied ne s'égare;
 Dussé-je, haletant,
Traîner mes reins brisés sur le bord de la route ,
En abreuvant mes pas de mon sang qui dégoutte;
 Oh ! toujours en avant

J'irais; — et j'atteindrais à la fin où je rêve ;
Mes poignets auraient place au levier qui soulève
 Les masses des humains;
Ma voix maîtriserait l'oreille de la foule ;
Et sur tous les débris du passé qui s'écroule
 Je voudrais de mes mains

Choisir le fût rampant d'une vieille colonne ,
M'en faire un trône à moi, puis monter sur ce trône
 En disant : Me voici
Majestueux et fier d'avoir pu prendre place,
Place sur les hauteurs pour voir le monde en face
 — Pour qu'il me voie aussi !!

III

Ainsi je feuilletais mon livret d'espérance,
 Riche de gloire et de bonheur,
Et je sentais mon front rayonner en silence.
 Et tout mon corps dans la moiteur;

Et je ne pensais plus qu'à présent ma paupière
 Était aride de sommeil;
Je l'ouvrais libre et grande aux rayons de lumière
 Qui souriaient à mon réveil :

Je me voyais déjà, vif et bouillant jeune homme,
 Errant par la grande cité,
Et des yeux et du corps, humant ce que l'on nomme,
 Gloire, richesse et volupté.

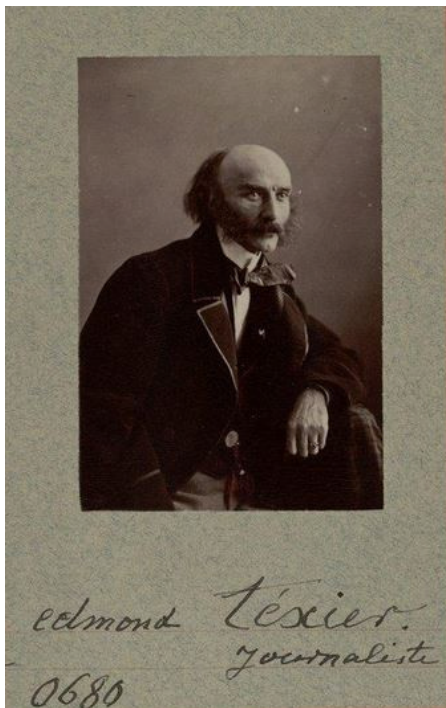
DOSSIER ÉTABLI PAR LES DÉCOUVREURS

J'allais en coudoyant les mantilles des femmes,
Le soir, je courais sur leurs pas,
Et l'on me répondait en longs regards de flammes
Aux mots que je disais tout bas...

Puis entre elles bientôt je m'en choisissais une,
Une à moi seul appartenant ;
Une au corset moelleux, rêveuse, pâle, brune,
Tout comme je les aime tant,

Avec leur beau parler qui scintille d'images,
Et leurs gracieuses chansons,
Quand elles font d'un souffle envoler les nuages
Qui passent sur nos fronts !

Un extrait d'un poème d'Edmond Texier:



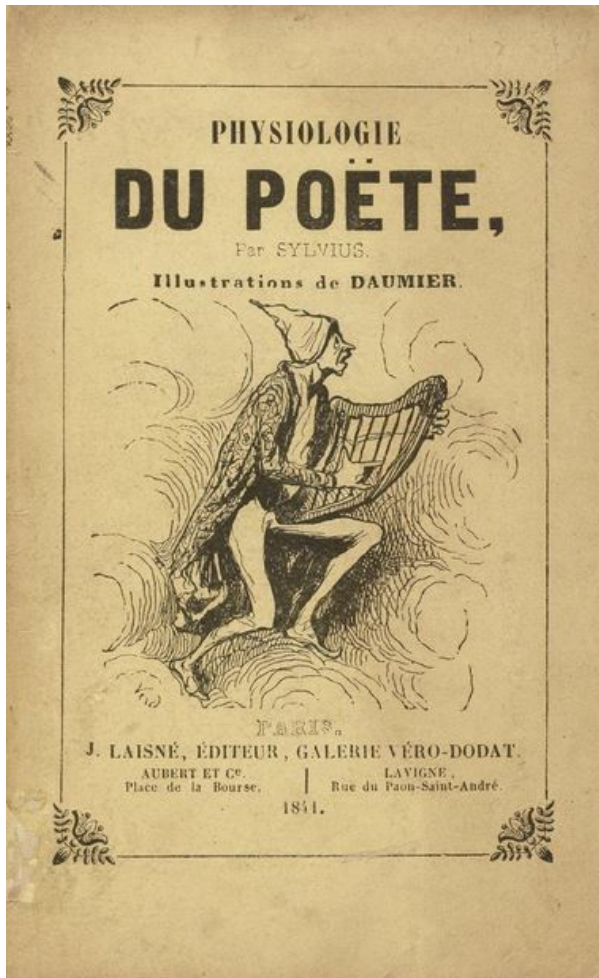
UN POÈTE

(extrait)

Et moi, Seigneur, mon Dieu, quand j'étais sur la terre,
Jamais je ne portais mes regards en arrière ;
L'avenir m'occupait, cet avenir du ciel
Qu'appelait en pleurant ton peuple d'Israël.
J'allais, j'allais partout, nouveau Vincent-de-Paule,
Donnant comme du pain ta divine parole,
Et j'enseignais au peuple, à ma voix arrêté,
L'amour de Dieu, la foi, l'ardente charité.
[...]

Oh! c'était beau, Seigneur, quand ma voix de poète,
De tout un peuple ému chaleureuse interprète,
S'envolait jusqu'au ciel en spirales d'amour.

Six ans plus tard, Edmond Texier devenu journaliste publiait, sous le pseudonyme de Sylvius, une satire féroce des principaux poètes du temps, s'en prenant à Hugo auquel il avait pourtant précédemment emprunté un nombre important d'épigraphes puis à Lamartine auquel il avait consacré un poème dithyrambique!



INTRODUCTION

Je ne sais plus quelle voix glapissante s'est écriée un beau matin: *La poésie s'en va.*

Il est fort possible que la poésie s'en aille, je suis même assez de cet avis; mais à coup sûr les poètes arrivent.

Nous avons aujourd'hui les instruments moins l'inspiration, l'orchestre moins la musique.

[...]

Aujourd'hui chacun est un peu poète pour être comme tout le monde. - On se fait poète comme on a la croix d'honneur, pour ne pas se distinguer.

Il va sans dire que tous les poètes ont du génie; c'est ce qui fait que la poésie est morte; mais les poètes se portent bien.

[...]

En écrivant la *Physiologie du Poète*, l'auteur n'ignore pas qu'il répond à un besoin généralement senti. On veut connaître, en effet, ce que peut être cet

ibis égyptien, ce fossile, ce mastodonte, cette momie rétrospective qui s'obstine à chanter sur la lyre de grandes ou de petites choses, quand le public se fait de plus en plus bourgeois et ne songe plus qu'à écumer son pot-au-feu.

TABLE	
DES MATIÈRES.	
INTRODUCTION.....	v
Le Poète Olympien.....	9
Le Poète Lamartinien.....	29
Le Poète Humanitaire.....	39
Le Poète Intime.....	44
Le Poète Touriste.....	48
Le Poète Catholique.....	55
Le Poète Biblique.....	59
Le Poète Cavalier-Régence.....	62
Le Poète Cavalier-Lara.....	66
Le Poète Dynastique.....	71
Le Poète Académique.....	77
Le Poète de Salon.....	82
Le Poète Rébusien.....	89
Le Poète Prolétaire.....	96
Le Poète Hurleur.....	103
Le Poète Chansonnier.....	107
Le Poète de Romances.....	112
La Dixième Muse.....	115

LE PÖETE OLYMPIEN (extraits)

Chevelure Apollonienne ;
 Front Shakespearien ;
 Nez Cornélien ;
 Bouche Ronsardienne ;
 Menton Byronien.
 Signes particuliers : Le ruban de la Légion
 d'Honneur.

Le poète Olympien a le plus profond mépris pour tout ce qui n'est pas l'art; l'art, ce magique substantif qui veut dire tant de choses. C'est lui qui a inventé cet aphorisme si connu, l'art est un sacerdoce, mot sublime qui ne signifie absolument rien, et qui est destiné à vivre dans la mémoire des contemporains, à côté de la réponse de Cambronne, et de cette autre réponse de M. de Chateaubriand à un célèbre épouseur. L'Olympien a biffé le passé d'un trait de

plume ; il a décrété, dans l'omnipotence de son génie, que tout ce qui avait été fait avant lui était considéré comme non avenu, et que l'histoire n'avait jamais existé. La religion, la philosophie, la politique, la littérature, sont nées le même jour et à la même heure que lui. Parmi les royautés décapitées de notre littérature, le buste de Ronsard, ce génie contesté, est seul resté debout sur son Socle problématique. Assis sur les décombres du passé, l'Olympien a versé sur le présent la rosée de son génie en pluies de drames, en avalanches d'odes, en cataractes de romans, en averses d'in-octavos verts, jaunes, rouges, bleus, de toutes les couleurs. La première olympiade date de 1825.

L'Olympien a surtout, et par-dessus tout, une horreur profonde pour le bourgeois, parce que le bourgeois ne le comprend pas; aussi cet infortuné bourgeois du dix-neuvième siècle a-t-il été passé par l'Olympien au fil des épithètes les plus mal sonnantes. Il a partagé avec Racine l'honneur de se voir traiter de polisson, de stupide et de crétin. Ce qui fait que Racine et le bourgeois se portent mieux que jamais.

L'Olympien a une vieille garde comme Napoléon, et des séides comme Mahomet. La vieille garde se compose de collégiens de dix-sept à dix-huit ans, qui, après avoir échoué dans les thèmes et les versions, ont pris le parti de cirer les bottes du Maître et de parfumer son atmosphère de stances bibliques et de dithyrambes échevelés. Les séides, placés en embuscade derrière un journal, font le coup de feu sur ceux qui tenteraient d'embarrasser, par des hémistiches récalcitrants, la route du prophète. Hosanna au haut des cieus, et paix sur la



DOSSIER ÉTABLI PAR LES DÉCOUVREURS

terre aux claqueurs de bonne volonté !

C'est surtout aux premières représentations des pièces d'Olympio qu'il faut voir la vieille garde imberbe, et les séides chevelus, s'agiter dans des trépignements féroces, et insulter les spectateurs qui ont l'outrecuidance de rester froids devant des beautés absentes et des sublimités invisibles. Postés au parterre, à l'orchestre, aux premières galeries, au cintre, ils chauffent, dans d'indicibles contorsions, un enthousiasme impossible. [...]

Suit une parodie d'Hernani:

DONA NINA,
DRAME EN VERS.

PERSONNAGES:

DON MENRIQUE, seigneur castillan, vingt-trois ans; figure passionnée; barbe naissante; taille au-dessus de la moyenne; l'index un peu court.

DON PELEZ, autre seigneur, quarante ans; figure basanée; le nez incliné à gauche; la poitrine large; les ongles très-longs

RUSTICOLI, âge problématique; figure équivoque; démarche incertaine; vêtements exigus. Il déguise, sous une immense chevelure, l'absence de ses oreilles.

DONA NINA, dix-sept ans; riche costume; la mantille: les cheveux noirs; des boucles d'oreilles en or; des souliers noirs. Un signe particulier sur les reins.

La scène se passe au seizième siècle, à Madrid, sur la place du Maure.

Une grande place. — Une maison à droite. — Un sycomore à gauche. — Un palais dans le fond. — Une église dans le lointain. — Des arbres sur les côtés. —

Il fait nuit. — La lune se montre quelquefois à travers les nuages.

DON MENRIQUE, seul.

C'est bien ça, voilà bien la place du vieux Maure;

Une maison à droite; à gauche, un sycomore;

En face, le palais du duc San Alguero,

Comte de Los Montes et prince de Duro...

J'attends ici Nina, la fille de Sabine,

Aujourd'hui trépassée, autrefois maugrachine

D'Alcantara. La nuit, noire comme un chaudron,

Vous ferait sans pudeur courtiser un laidron.

Heureusement, ma belle, astre aux rayons sans nombre,

Du cuvier infernal illuminerait l'ombre...

Quelle heure, au juste, est-il? Depuis assez longtemps

Il me semble, parbleu! qu'en cet endroit j'attends.

Écoutons, l'heure sonne au vieux clocher de bronze.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze,

Douze. Voilà minuit, c'est l'instant convenu;

Malgré moi je ressens un frisson inconnu. -

(Il se promène quelque temps en silence.)

Mais elle ne vient pas... je n'aperçois personne...

Si fait, j'entends un pas sur le pavé qui sonne;

DOSSIER ÉTABLI PAR LES DÉCOUVREURS

Est-ce le sien? — Mais non, il a des éperons...
Pelez — s'il vient à moi nous nous entre-fendrons.
(*Entre Pelez.*)

[...]

L'Olympien est triplement poète, si l'on considère qu'il n'admet jamais la critique, de quelque part qu'elle vienne. L'Olympien a pour le critique la haine la plus invétérée, l'indignation la plus féroce. A son point de vue, le critique est un polype, un cancer, un chancre qui ronge peu à peu la substance du poète; c'est un reptile qui siffle parce qu'il ne peut pas chanter; c'est un insecte qui bourdonne autour de la cage du lion. Et quand l'Olympien a épuisé, dans ses injurieuses comparaisons, la liste des plus dégoûtantes catégories du règne animal, il a recours à l'ordre végétal et minéral, et traite le critique de citrouille, de tubercule, de champignon, de cariatide et de borne-fontaine.

L'Olympien n'écrit pas pour le public: il écrit pour le peuple, parce qu'il a reçu (le Dieu la mission de parler aux masses; il n'écrit pas pour écrire, mais pour enseigner. C'est pour cela, Sans doute, que le plus souvent il fait précéder un tout petit volume de petits vers innocents d'une immense introduction plus ou moins philosophique. L'Olympien ne fait jamais la préface pour le livre, mais le livre pour la préface.

Dans ses préfaces, l'Olympien parle toujours de lui à la troisième personne. Les domestiques de bonnes maisons agissent de la même façon à l'égard de leurs maîtres. Il s'exprime *carrément*; sa phrase, longue et perpendiculaire, plane sur le lecteur comme une menace ou un commandement. Dans toutes les circonstances et dans toutes les questions, il parle de lui, toujours de lui: c'est l'égotisme dans toute sa puissance. Très-souvent il débute ainsi: « L'auteur de ce livre n'est pas un de ces hommes irrésolus qui s'arrêtent longtemps au carrefour des théories. Il sait où il va et ce qu'il fait; il sait qu'il a été envoyé par Dieu pour accomplir une oeuvre providentielle, et cette oeuvre il l'accomplira malgré toutes les difficultés et les mauvais vouloirs de notre temps. Il sait que, pour ce travail de géant, il lui faut du courage et de la persévérance; mais il aura cette persévérance et ce courage, et il arrivera au but qu'il s'est marqué à son jour et à son heure. Les grandes choses ne s'improvisent pas: il a fallu à Dieu six jours pour créer le monde, etc., etc. »

Ce n'est pas seulement sur la littérature proprement dite que l'Olympien prétend exercer une suprématie illimitée; il est encore le plus grand architecte, le plus grand peintre, le plus grand orateur et le plus grand politique de son époque: son cerveau encyclopédique embrasse l'universalité. Pendant longtemps l'Olympien a caressé l'espérance chimérique de voir surgir, sous l'influence de ses idées, une république dont il devait être la tête et le bras, l'âme et le corps, le pape et l'empereur, Léon X et Napoléon. Nous devons dire à sa louange que, depuis qu'il a pénétré à l'Académie par escalade, il a borné son ambition à la possession plus ou moins rapprochée d'un fauteuil sénatorial au Luxembourg. Il a donné, par anticipation, sa démission de consul, et a abandonné les destinées politiques de l'avenir à un triumvirat symbolique composé de: M. Thiers. M. Barrot, et M. Bocage.

LE POÈTE LAMARTINIEN.¹

M. de Lamartine, qu'avez-vous fait? Vous étiez gentilhomme, comme André Chénier; vous avez reçu du ciel la beauté de Byron et la fortune de Goethe; vous avez été tour à tour un grand poète et un grand orateur ; et il est probable qu'un jour vous serez un aussi bon ministre constitutionnel que M. Gouin ou M. Cunin-Gridaine. Je ne vous reproche ni votre naissance, ni votre beauté, ni vos richesses; trois choses que des critiques moins indulgents vous pardonneraient avec peine. Je ne vous en veux pas non plus pour vos succès de tribune, pour vos productions lyriques, admirable mélopée, qui dissimule, sous la magnificence du rythme, la contexture un peu molle du vers et l'indigence de la pensée. Je ne vous en veux même pas pour votre génie, ô mon poète ! mais ce que je vous reprocherai toute ma vie , c'est d'avoir engendré une foule de *poëtailions* sans force, sans haleine, sans courage, branches mortes d'un arbre majestueux ; c'est d'avoir traîné à votre suite ; et encouragé par des conseils perfides, ces imitateurs vulgaires, qui sont au poète ce que les reflets sont aux rayons, sauterelles parasites qui vinrent un jour s'abattre sur les champs de la poésie pour en dessécher les plus belles tiges et les fleurs les mieux venues.

Le poète Lamartinien est partout, à Paris et en province , à la campagne et à la ville même un peu à l'étranger, dans les salons moscovites, les réunions de Londres et les cercles de Vienne et de Munich. C'est l'espèce la plus nombreuse dans la famille des poètes; elle grouille, elle fourmille. La cause de cette inféconde multiplicité est tout entière dans la facilité du genre. Ce sont toujours les mêmes idées qui reviennent avec les mêmes mots, emmaillottés dans le mime rythme. Le maître est un peu mou, les disciples sont flasques. M. de Lamartine, soit impuissance, soit paresse d'esprit, soit mépris du lecteur, se donne rarement la peine de chercher au delà du cercle parcouru un horizon plus varié; il se contente des effets connus, et n'en veut pas de nouveaux ; son vers et sa pensée viennent au monde sans effort, mais un peu au hasard. Si son vers est beau , tant mieux; mais s'il se traîne péniblement sur ses douze pieds, s'il est malingre et chétif, il restera toujours comme cela : le poète n'a pas le temps de le soumettre à l'orthopédie de la forme. M. de Lamartine suit tranquillement le grand chemin de sa phraséologie uniforme; il marche où il a déjà marché; c'est plus commode. Il sait peut-être bien qu'il existe, sous l'ombre de la poétique forêt, un sentier dont personne n'a encore foulé le gazon verdoyant; mais pour l'aller chercher il faudrait faire un assez long détour à travers un champ abrupte, et courir le risque de se blesser les pieds aux épines. Aussi, il ne se dérange pas de son chemin, quoique un peu fatigué quelquefois des nuages de poussière que soulève sur la route le cortège de ses imitateurs.

Qu'arrive-t-il? c'est que M. de Lamartine ne tourne pas seulement dans le cercle de ses idées, mais encore de ses phrases; c'est qu'il se copie sans s'en douter, qu'il s'imité lui-même. Que sera donc, au point de vue littéraire, l'imitateur de M. de Lamartine, sinon un

¹ Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici quelques extraits du poème qu'Edmond Texier avait adressé quelques années plus tôt, en hommage à Lamartine: " Que de fois j'ai versé de pleurs, ô mon poète! / En répétant tes vers où l'âme se reflète / Comme une douce image au fond d'un lac d'azur! / [...] O poète! j'aimais la suave harmonie/ De tes chants parfumés de sainte poésie, / [...] Oh ! lance comme un jet ta parole féconde , /Parle-nous; — si ta voix doit remuer le monde , /Parle-nous, parle-nous; et quand tu diras : Oui, /T'écoutant comme Dieu, le front dans la poussière /Nous ferons à ta voix une longue prière/ Au pied de ton mont Sinaï." Voir *En Avant* <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64610308/f228.image>

DOSSIER ÉTABLI PAR LES DÉCOUVREURS

copiste? Le poète Lamartinien est la troisième eau d'un thé, dont le premier défaut est d'être un peu faible.

Chez M. de Lamartine, le même mot se montre souvent dix fois dans une pièce de cent vers au plus. *Mon âme* revient à tous les vers dans les strophes harmonieuses du poète, comme *mon pays* se dresse héroïquement à toutes les phrases des discours parlementaires de l'orateur. On a calculé que, rien que dans ses premières *Méditations*, M. de Lamartine avait dix fois conjugué le verbe *passer*, dans tous ses temps et dans tous ses modes.

Le flot qui l'apportait *passait, passait* sans cesse,
Et toujours en *passant* la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé!

.....
Ainsi tout fuit, ainsi tout *passé*;
Ainsi nous-mêmes nous *passons*...

.....
Comme l'agneau qui *passé* où sa mère a *passé*,

.....
Tu *passais*, tu *passais* ; et, pareil à la foudre ...

.....
Elle se repliait dans l'oubli du *passé*.
Ah! pourquoi *passais*-tu seule sur cette terre?...

.....
.....
J'écoute auprès de toi le vent du soir qui *passé*.
Mais pourquoi remonter vers ces scènes *passées*?..
Etc., etc.....

On pourrait multiplier ces citations à l'infini.

Comme on le pense bien, le disciple a encore exagéré la manière du maître. Ce qui était un défaut chez le poète a été regardé par l'imitateur comme une qualité. Alors les rimes les plus banales, les pensées les plus rebattues, les vers les plus filandreux, ont surgi de toutes parts. Dès qu'il a été reconnu que dans l'enchevêtrement seul de quelques mots, sans cesse répétés dans un vers long et flasque, résidait le secret du lyrisme, tout ce qui a voulu faire des vers en a fait, et s'est appelé poète. *Les étoiles, les nuages, la nacelle, le lac, les flots bleus, la lyre, mon âme, la brise, l'espace, la mer, l'océan des jours*, etc., etc., sont les seuls ingrédients nécessaires à la fabrication de cette poésie nébuleuse et calédonienne, qui a le tort de ressembler beaucoup trop à la note unique et retentissante du célèbre trombone des *saltimbanques*.

LE POÈTE ACADÉMIQUE



Il ne dispute pas seulement les différents prix proposés par les académies plus ou moins littéraires dont la France est ornée, il se fait encore adjuger certaines petites rétributions à titre d'encouragement par des sociétés d'agriculture, dont les membres, qui ont bien soin de ne jamais étudier aucune question utile et sérieuse, s'occupent à chanter Vertumne et Pomone dans des alexandrins alignés comme des soldats de plomb. Il court aussi les congrès scientifiques ; imposantes réunions, composées de messieurs décorés de Paris et des départements, qui se réunissent chaque année tantôt ici, tantôt là, sous le prétexte d'opérer une décentralisation provinciale à laquelle ils ne croient pas eux-mêmes, mais en réalité pour parler chacun à son tour, et surtout pour dîner en famille. Grâce à cette existence nomade et

cosmopolite, le poète académique continue à faire de très mauvais vers, mais il a fini par acquérir des connaissances assez agréables. Il n'est personne au monde qui n'ignore moins que lui les productions littéraires et gastronomiques de notre féconde patrie. Il a retiré de ses voyages départementaux des impressions profondes, et des notions importantes sur l'art et la cuisine. Il sait par exemple, que Marseille se distingue parmi ses sœurs du Midi par la multiplicité de ses poètes et l'excellence de ses bouillabaisse; que Bayonne cultive avec bonheur le genre élégiaque et les jambons, et que les truffes et le vers satirique se rencontrent plus particulièrement à Périgueux. Il possède aussi mille petits talents de société qu'il doit à la fréquentation des commis-voyageurs, ses compagnons de tables d'hôtes. Il ingurgite un verre de vin de champagne d'un seul coup, fait dix calembours à la file, et rend la fumée de son cigare par les yeux et les oreilles. Le poète académique mérite d'être encouragé, et a droit à toutes nos sympathies. Nous appelons sur lui la sollicitude d'un gouvernement juste et ami des arts.